

L'ENTRETIEN

Abdenour Bidar

Le philosophe, dont les travaux tournent autour de la théorie de la question religieuse, publie *les Tisserands*, un essai résolument optimiste pour le monde de demain. P. 14

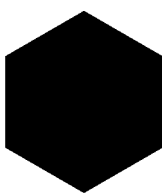


Éric Feterberg/AFP

Abdenour Bidar

« La scène actuelle, c'est la grande déchirure qui atomise nos sociétés »

Dans la foulée du succès de son *Plaidoyer pour la fraternité* (Albin Michel) et de sa *Lettre ouverte au monde musulman* (Les liens qui libèrent), le philosophe, dont les travaux gravitent autour de la théorie de la question religieuse, publie *les Tisserands* (Les liens qui libèrent), essai optimiste qui vise à « relier tous ces relieurs qui réparent et construisent le monde de demain ».



Le penseur et poète allemand Hölderlin estimait que « là où est le péril, croît aussi ce qui sauve ». De quels périls les *tisserands*, que vous rapprochez des créatifs culturels qui redonnent à notre époque « la dimension d'épopée qui lui manque, le souffle qui lui fait défaut », nous sauvent-ils ?

ABDENNOUR BIDAR « Un arbre qui tombe fait plus de bruit qu'une forêt qui pousse. » Ce proverbe prolonge la phrase d'Hölderlin et aurait pu figurer dans le livre. Le climat général est celui de la fin des idéologies et du désenchantement persistant du monde tel que Marcel Gauchet l'a théorisé. Nous sommes dotés, en France, d'un vieil esprit critique qui nous a toujours rendus aptes à juger ce qui va mal, à commenter la crise du politique. On vit la fin de quelque chose, d'une promesse moderne qui marchait sur deux jambes : la promesse socio-politique, d'un côté, et la promesse techno-scientifique, de l'autre. Tout ça, on sait très bien l'analyser. En revanche, on n'a pas ou trop peu porté attention sur ce que j'appelle la mère de toutes les crises : la crise des liens qui couve à bas bruit. C'est à la fois

une crise du lien à l'autre, une crise du lien à soi et une crise du lien à la nature. C'est une triple déliaison. La grande scène actuelle, pour moi, c'est la grande déchirure qui atomise nos sociétés de plus en plus agonistiques et, en face, ceux qui ont la lucidité du travail qui nous attend : détricoter, retisser, retendre...

Si certains tissent, c'est que, inversement, d'autres ont travaillé à rompre, distendre, voire déchirer les liens nourriciers dont vous parlez. Ont-ils un visage ?

ABDENNOUR BIDAR L'ennemi est connu, c'est le dieu argent. Le libéralisme est un mot équivoque : il promet la liberté, mais il a surtout institué une nouvelle lutte des classes, et même une lutte des peuples. À l'aggravation des inégalités à l'intérieur des sociétés, se juxtapose une migration massive. Les murs qui se dressent sont autant de matérialisations de ces liens qui se défont. Le libéralisme nous a fait perdre de vue une loi fondamentale de la nature humaine : nous sommes des êtres d'interaction. On marche sur la tête d'un point de vue anthropologique ! Or, la recreation de liens et la convergence des forces vives d'une société peuvent nous faire sortir de cette période marquée par les guerres sociales et les fantasmes des guerres cultu-

relles. Le séparatisme et la sécession qui règnent entre les zones sociales, les niveaux économiques... ne font qu'entretenir le conservatisme et les radicalités. Il ne faut pas, cependant, minimiser les causes religieuses de cette crise. La nature a horreur du vide : quand les aspirations spirituelles ne sont prises en charge par rien, quand le sens manque, les religions reviennent avec leurs boîtes à outils : des solutions toutes faites et des réponses toutes prêtes. Pour le meilleur, elles reviennent comme des ressources de sens ; pour le pire, elles reviennent comme des foyers potentiels de violence (1). Elles imposent alors un ensemble de dogmes et de normes qui sont définis d'en haut et du dehors par rapport la conscience de l'individu, ce qui le place dans une hétéronomie totale. Du côté du libéralisme comme du côté du retour du religieux, on a des forces centrifuges qui ont tendance à écarter à la fois un projet de société et une politique de civilisation (2).

La lutte sociale et écologique aurait-elle négligé une autre exigence, indispensable selon vous à une vie bien reliée : celle de plonger en soi, de « persévérer dans son être » selon l'expression de Spinoza ?

ABDENNOUR BIDAR J'identifie deux types de tisserands dans la deuxième moitié du XX^e siècle : les tisserands spirituels et les tisserands politiques. À partir des années 1970, de l'émergence de la contre-culture signalée en France de manière spectaculaire par Mai 68, on a eu une réaction contre les standards de vie qui précipitaient l'être humain dans une existence sans âme. On semblait comblé sur le plan matériel, mais les aspirations spirituelles, une méditation de fond sur les mystères de la condition humaine, les grandes interrogations... tout cela est passé au second plan. Cette contre-culture a tenté de retrouver la voie d'une sagesse possible. Tout au long du XX^e siècle, de grandes luttes d'émancipation ont abouti à un ensemble de droits, mais sans qu'à travers ces luttes visant à transformer la société il ne soit question de transformer l'homme, de cultiver son intériorité. J'ai le sentiment que ce qui a manqué à ces précurseurs, c'est l'association de ces deux ambitions : la transformation sociale et la transformation personnelle. Faire du travail sur soi un moyen de l'amélioration de la société et inversement.

Marx avançait déjà l'idée que le « libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous ».

ABDENNOUR BIDAR C'est exactement dans cette perspective que je travaille. Le triple lien dont je parle s'organise autour de trois concepts : fraternité, solidarité, symbiose. Comment puis-je vouloir cultiver sur le plan social une solidarité, si je n'ai pas cultivé sur le plan existentiel le sentiment de fraternité, si je n'ai pas appris, dès l'enfance, à me rendre attentif à l'autre au moins autant que je le suis spontanément à moi-même ? Si nous ne faisons pas collectivement ce travail sur nous-mêmes, la

solidarité peut être instituée par la puissance publique ou l'impôt, mais, en tant qu'individu, on n'y mettra aucun corps, ni aucune adhésion du cœur. De même avec la nature, si je n'ai pas appris à aller vers elle comme un maître de sagesse qui

« Au XX^e siècle, de grandes luttes ont abouti à un ensemble de droits, mais sans qu'il ne soit question de transformer l'homme, de cultiver son intériorité. »

nous fait méditer sur le beau, l'ordre et le désordre, la vie et la mort, la naissance et la destruction... comment est-ce que je peux avoir pour elle tout le respect nécessaire qui doit aller jusqu'à l'établissement d'une relation de symbiose ? On entend beaucoup dire que le monde est devenu trop complexe et cette complexité nous complexe. Elle nous réduit à l'impuissance. Je crois qu'il faut aussi lutter contre ça. Certes, le monde est complexe, mais si on se donne des directions de liaison du monde, on a quelque chose qui devient plus cohérent et un cap pour l'action. C'est aussi un cap d'espérance, car on voit qu'il y a quelque chose à faire. Martin Buber nous invite à nous poser la question : « *Demande-toi ce que tu peux faire là où tu es.* » C'est cette conviction que je voudrais propager : chacun, là où il est, a un moyen de travailler sur lui-même – on est partout avec soi – et un moyen de travailler le lien à l'autre et à la nature. C'est une grande aventure, personnelle et collective, susceptible de nous relever de la disproportion qu'on observe entre notre action et la gravité du mal.

Vous constatez que « le progrès fait rage mais sans cap majeur ». Ce cap manquant spirituel concerne aussi bien le croyant que l'athée. Sommes-nous rétanisés par deux impuissances : la difficulté de soulever « l'existence au-delà d'elle-même », d'une part, et le défi de monter sur « le trône vacant de Dieu », d'autre part ?

ABDENNOUR BIDAR On a à trouver une nouvelle sociabilité spirituelle qui passera par un langage spirituel partageable entre athées, agnostiques et croyants. On a besoin de se mettre d'accord sur un certain nombre de choses essentielles relatives à notre vision de l'homme et au sens que nous donnons à la vie. La quadrature du cercle est : comment se retrouver autour d'une vision commune sans aliéner notre liberté ? Comment être libre ensemble sur le plan spirituel ? À partir de là, il faut donner du spirituel une définition dans laquelle chacun puisse se retrouver. Pour moi, le spirituel commence à partir du moment où on essaie de grandir en humanité, de donner à son existence un cap pour un progrès d'être et de conscience. C'est une ouverture à la fraternité et à la

vulnérabilité de l'autre, à la fragilité de l'existence, au sentiment qu'il y a quelque chose de plus grand que nous, qui nous dépasse ou nous emporte, au sentiment océanique : nous ne sommes rien, tout en faisant partie d'un tout... Le problème de la modernité, c'est qu'elle a centré le monde sur un individu décentré. Avec le développement de la rationalité, on a mis entre les mains de l'individu des puissances colossales, quasi divines. Nous sommes devenus semblables à de jeunes dieux fous et aveugles pour lesquels le décalage – ou le déséquilibre – entre une puissance d'agir infinie, incroyable, et le déficit de sagesse et d'individuation semble devenir tragique.

La question de savoir si nous assistons à un retour ou non du religieux est toujours débattue. « Partout où le religieux se maintient, il est comparable à un arbre gigantesque qui continuerait à renouveler son feuillage encore quelques saisons », écrivez-vous dans Comment sortir de la religion. Cette métaphore prolonge-t-elle l'intuition nietzschéenne selon laquelle Dieu est mort?

ABDENNOUR BIDAR La formule de Nietzsche, extraite du livre 5 du *Gai Savoir*, c'est le théorème de Fermat de la modernité. Ce théorème fut noté dans une marge au XVII^e siècle, sans véritable démonstration. De la même façon, inaugurale et prophétique, Nietzsche a annoncé que la modernité serait marquée du sceau de la mort de Dieu. Mais on ne sait toujours pas ce que ça veut dire, alors que nous avons tous l'intuition que c'est ce qui est en train de se passer. On est lost in translation dans la sortie de la religion ! On avait cru qu'avec la sortie de la religion, on se débarrasserait du sacré et de la question de la transcendence. On avait même cru que l'homme était mort en même temps que Dieu, comme certains l'ont avancé. Le XX^e siècle fut si tragique que croire en l'homme devenait indécent. Je m'interroge de livre en livre sur le sens de la mort de Dieu et ce qu'elle nous demande d'assumer. Au moment où Dieu est mort, ce n'est pas un hasard si l'homme s'est mis à développer une puissance d'agir et une capacité à persévérer dans son être d'une ampleur sans précédent à l'échelle des millénaires. J'observe comme un transfert de puissance : la surpuissance passe des mains imaginaires de Dieu dans les nôtres. Mais on ne se retrouve pas avec une telle puissance dans les mains sans que ça excite en nous le pire, à savoir la volonté de puissance. Les cataclysmes du siècle dernier s'expliquent, hélas, par cette nouvelle situation ontologique qui est l'octroi à l'être humain d'une capacité qui le dépasse et qu'il va mettre probablement quelques siècles à domestiquer, à apprivoiser. D'une certaine façon, il y a là comme une loi

de la vie : tout ce qui surgit se donne un corps avant de se donner une conscience. Dans le ventre de notre mère, c'est d'abord notre corps qui se forme. La conscience émerge toujours avec un temps de retard. Il nous faut devenir à présent les héritiers de Dieu.

Dans les pas de plusieurs penseurs et passeurs critiques de l'islam, dont Mohammed Arkoun et Abdelwahab Meddeb, vous plaidez pour un islam éclairé et rénové. Vous prônez à cet effet une conciliation entre croyance et liberté, existentialisme (musulman) et héritage.

ABDENNOUR BIDAR Les désordres du monde arabo-musulman s'expliquent par une multitude de volontés de puissance qui s'exercent au détriment des peuples. On a une guerre au sommet entre sunnites et chiites qui est en réalité une guerre de domination géopolitique entre l'Iran et l'Arabie saoudite. On a des intérêts occidentaux portés par l'impérialisme américain. Le chaos ne s'explique donc pas seulement par des raisons religieuses. Il n'empêche : il y a une crise profonde du côté d'une tradition spirituelle, l'islam, qui n'a pas fait les réformes qui lui auraient permis de se renouveler de façon féconde dans la modernité. À

partir de là, on a une tradition qui maintient les individus dans une alternative fermée. Ces liens ligotent, étranglent, au lieu de libérer. L'individu dans le monde musulman est donc dans cette alternative : soit il abandonne ses traditions, soit il retourne vers elles. Il manque une troisième voie. Or il y a, selon moi, la place en islam pour un existentialisme, pour un libre choix de soi sur le plan spirituel. Je tente ce que d'autres ont tenté : un existentialisme disponible pour le croyant. Ça peut être une bouée de sauvetage pour beaucoup de consciences musulmanes qui refusent de tout reprendre de la tradition, ce qui est mortifère – l'Arabie saoudite est un exemple tragique de cette schizophrénie entre un hyper-modernisme et un hyper-archaïsme qui « typifie » l'impasse – et de tout abandonner du support spirituel. Ça permet de sortir du malaise de l'entre-deux : j'ai un pied dedans mais je ne veux pas mettre les deux. C'est une fidélité infidèle. L'aspiration à la liberté va déconstruire le religieux comme système ou soumission, mais ça ne veut pas dire tout laisser. On est comme face à un champ de ruines : on peut reprendre des pierres pour ériger de nouvelles architectures. ●

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
NICOLAS DUTENT

- (1) Cf René Girard.
(2) Cf Edgar Morin.

**« Il faut donner
du spirituel une
définition dans
laquelle chacun
puisse se retrouver. »**



L'EXISTENTIALISME EN ISLAM

Abdenour Bidar est philosophe, essayiste et serviteur de l'État. Spécialiste de l'islam, il a contribué dès sa thèse à démontrer l'avant-gardisme et la modernité des écrits du poète et philosophe indien Mohammed Iqbal. Il s'intéresse autant à l'humanisme, la fraternité, la laïcité qu'à la religion. On lui doit, notamment, *l'Islam sans soumission: pour un existentialisme musulman* (Albin Michel), *l'Islam face à la mort de Dieu: actualité de Mohammed Iqbal* (Éditions François Bourin), *Comment sortir de la religion* (la Découverte)... Au décès d'Abdelwahab Meddeb, il reprend l'émission *Cultures d'islam* sur France Culture où Ghaleb Bencheikh lui a depuis succédé. Il vient d'être nommé inspecteur général de l'éducation nationale.
